

DISCOURS

prononcé à la distribution des prix de l'athénée de Luxembourg

le 10 août 1884,

par **N. GREDT**, Sous-Directeur.

**MONSIEUR LE DIRECTEUR-GÉNÉRAL,
MESSIEURS,**

La solennité de la distribution des prix rassemble chaque année, dans cette enceinte, l'élite de la société luxembourgeoise. C'est un témoignage éclatant de l'intérêt qu'inspire à la ~~partie la plus éclairée de nos populations le principal~~ établissement d'instruction moyenne du Grand-Duché; c'est un encouragement précieux qu'apportent aux jeunes athlètes de cette pacifique arène des cœurs sympathiques et généreux.

Remercions donc, chers élèves, les hauts fonctionnaires de l'État et de l'Église, les hommes éminents de toutes les carrières qui ont daigné rehausser notre modeste fête de l'éclat de leur présence; remercions vos parents bien-aimés, dont le regard attendri repose en ce moment sur ce qu'ils possèdent de plus cher et de plus précieux en ce monde.

MESSIEURS,

Parmi les questions sur lesquelles se porte actuellement l'attention de tous les hommes soucieux de l'avenir de leur patrie, celle qui a pour objet la Réforme de l'Instruction moyenne à tous ses degrés, est une des plus importantes. Notre petit pays n'est pas resté étranger à ce réveil général: les travaux des penseurs et des publicistes sur les questions d'instruction moyenne ont réussi à déterminer aussi chez nous un véritable mouvement d'opinion qui est au moment de porter ses fruits et de se traduire en réformes légis-

latives. Quelque intérêt que puisse avoir pour un public éclairé et compétent un exposé rapide d'un de ces problèmes qui trouveront leur solution dans un avenir prochain, il n'est pas dans nos intentions de traiter cette matière devant Vous; notre but, plus modeste, est d'appeler l'attention des pères de famille et de toutes les personnes qui s'occupent de l'éducation nationale sur une question moins capitale, il est vrai, mais dont la gravité n'échappera à personne: nous voulons parler des programmes d'études et du travail exagéré qu'ils imposent à la jeunesse de nos écoles.

MESSIEURS,

Les établissements d'instruction moyenne du Grand-Duché ont la réputation bien méritée de donner une bonne instruction à leurs élèves et de fournir à toutes les carrières des sujets rompus au travail et capables de lutter avantageusement avec leurs concurrents de l'étranger.

Nous devons cette renommée à un corps enseignant qui est, sous tous les rapports, à la hauteur de sa tâche; nous la devons encore à l'ardeur de la jeunesse luxembourgeoise pour les études.

Mais, si la conscience du devoir bien rempli nous rassure et nous encourage, nous aurons bien garde de nous endormir dans une confiance aveugle, qui pourrait nous devenir fatale. S'il est incontestable que l'individu ne peut que difficilement se soustraire à l'influence du milieu dans

lequel il est appelé à vivre, il n'est pas moins vrai que les établissements d'instruction publique reflètent à leur tour les qualités et les défauts de leur époque.

C'est ainsi que le développement prodigieux des sciences mathématiques, physiques et naturelles a provoqué des modifications importantes aux plans d'études. Non seulement la création d'écoles spéciales pour les carrières scientifiques est devenue une nécessité; mais encore les études gymnasiales ont dû élargir leur programme, pour ménager aux branches accessoires la place qui leur est revendiquée par les exigences de la civilisation moderne. Les sciences exactes s'imposent de nos jours avec une autorité renforcée de tout le poids de leur admirable épanouissement.

La conséquence naturelle de cet état des choses, c'est que pour les professeurs et les élèves un surcroît de travail très-sensible est devenu inévitable.

Les conséquences d'une modification si radicale du système d'instruction moyenne eussent pu être déduites *a priori* de la nature même de l'esprit humain et de la somme des forces dont il dispose; et cependant il n'en fallut pas moins d'un demi siècle jusqu'à ce que les effets s'en fissent sentir d'une manière palpable.

Vous n'ignorez pas, Messieurs, que déjà vers 1830, les autorités en Allemagne se sont émues des plaintes, formulées par les parents des élèves au sujet de la disproportion qui existe entre les matières à maîtriser et les forces intellectuelles et physiques de la jeunesse studieuse.

Une circulaire ministérielle, datée du 24 octobre 1837, s'en prend de ce chef au corps enseignant. Permettez-moi de Vous donner lecture d'un passage peu flatteur, il est vrai, pour les maîtres de ce temps, mais caractéristique pour la situation d'alors.

„Den Lehrern wird zum Vorwurf gemacht, daß sie in verkehrter Methode, aus falscher Gründlichkeit, ihre Schüler mit einer erdrückenden Masse materiellen Wissens überhäufen; daß sie in Ueberschätzung des ihnen angewiesenen Lehrfaches, sein Verhältnis zu dem Gesamtzweck, dem es als untergeordnetes Mittel dienen soll, aus den Augen setzen; daß ihnen endlich, indem sie die Lehrweise der Universitätsprofessoren nachahmen, in ihrem Vortrag die belebende Frische und Regsamkeit, sowie das Geschick abgehe, sich dem jugendlichen Geiste anzuschließen, seine Bedürfnisse und Kräfte richtig zu würdigen und eine größere Masse von Schülern zu durchdringen und zu befeelen.“

Tout en étant trop sévère à l'égard des profes-

seurs, cette appréciation ne manque pas de justesse et d'à propos quant au mal en lui-même; aussi depuis cette époque n'a-t-on pas cessé d'attacher une plus grande attention à la question connue sous la dénomination „die Ueberbürdungsfrage.“

Dans les derniers temps surtout, les plaintes qui ne visaient d'abord que le côté moral de la question, se sont tournées, avec une persistance remarquable, contre les conséquences désastreuses qui découlent, pour la santé physique des élèves, d'un excès de travail soit en classe, soit surtout à domicile.

Non seulement ces plaintes ont trouvé des interprètes dans les doctes écrits de médecins et d'hygiénistes célèbres, mais elles ont eu leur écho jusque dans les assemblées législatives de nos grands voisins.

Ces attaques contre les établissements d'instruction, ou plutôt contre le système en vigueur n'ont pas manqué d'éveiller chez nous aussi l'attention des parents, ainsi que des autorités compétentes. De nombreuses plaintes se sont produites dans les derniers temps contre la trop grande somme de travail qu'exigent chez nous les études, et contre les suites funestes qui en résultent, tant pour le développement intellectuel que pour le bien-être physique de la jeunesse.

Les faits peuvent-ils être niés? Les causes du mal peuvent-elles se dérober à l'examen? Non, certes.

Une exposition exacte et impartiale des faits et des causes nous amènera, je l'espère, à trouver les moyens de remédier à un mal sérieux.

I.

Les portes de l'athénée s'ouvrent au jeune homme qui vient de franchir le seuil de l'adolescence. Ses forces physiques se développent, un sang vif et bouillant excite son cerveau et fait battre son cœur; il semble qu'en lui, exubérance de vie et d'énergie cherche à se faire jour; toutes ses facultés se développent et s'épanouissent; son visage, toujours animé par des ris, toujours embelli par les teintes brillantes de la santé, reflète la joie du cœur et la vigueur du corps; aucun souci n'a flétri de ses rides la pureté de son front; le feu du courage éclate de toutes parts dans cette riche et belle organisation. L'horizon intellectuel s'élargit, le feu de l'imagination s'allume, les lumières du jugement augmentent, la puissance de la volonté se manifeste. Le jeune homme voit l'avenir à travers les rêves dorés de l'espérance; tout lui sourit et l'appelle; il rêve

la gloire et le succès, se crée une carrière semée de plaisirs et de triomphes.

Que ne peut-on attendre de telles dispositions ? De quel épanouissement cette jeune intelligence ne sera-t-elle pas capable, alors que dans les années d'études on la mettra en communication avec tout ce que l'humanité possède de forces et de lumières ?

Certes, les préoccupations de l'étude, la tension des forces intellectuelles et physiques inséparables des travaux de l'esprit se feront au détriment des forces et de la santé du corps : c'est un sacrifice inévitable que le génie des sciences exige de ses jeunes adeptes.

Mais à part cette concession, ne semble-t-il pas que néanmoins les hommes compétents qui prétendent que l'on surmène de nos jours les jeunes gens, soient fondés dans leurs plaintes ?

En effet, quel est l'état *intellectuel* de nos jeunes gens sortant de l'athénée ? Peut-on fermer les yeux sur les observations judicieuses qui ont été faites à cet sujet aussi bien par les pédagogues et les médecins des pays limitrophes que par les personnes sérieuses, chargées naguère par le Gouvernement grand-ducal de l'étude de cette question ?

Le développement *intellectuel* de nos élèves, à la fin de leur carrière gymnasiale, est-il proportionné aux efforts qu'ils font de *grand cœur* et aux sacrifices qu'ils s'imposent ?

Non, Messieurs, disons-le franchement. A l'exception de quelques jeunes gens supérieurement doués, nos enfants quittent nos établissements avec une intelligence peu développée, avec un jugement peu mûr, avec une imagination peu cultivée, bref avec un esprit peu orienté dans tous ses mouvements.

Les rédactions allemande et française qui se font à nos examens de maturité, en fournissent, hélas ! la preuve irrécusable. Nous citons la rédaction, parce que, étant le résultat synthétique et essentiel de tout ce que l'esprit s'est approprié par suite des divers exercices du programme d'études, c'est elle qui donne le plus exactement la mesure des aptitudes intellectuelles acquises par les élèves.

Quelles peuvent être les causes de ce triste phénomène ? Sans méconnaître l'influence de différents agents que nous mentionnerons plus tard, il est évident que c'est la surcharge de travail. Et comment ? L'élève, au sortir de la classe, où il a séjourné pendant 5 ou 6 heures, est contraint d'exécuter à domicile des travaux écrits

nombreux, sans compter les préparations nécessaires aux leçons du lendemain. Il ne trouve pas le temps de réfléchir sérieusement sur la rédaction à faire ; il est forcé de jeter à la hâte sur le papier un pêle-mêle d'idées, qui, au premier appel de son imagination, lui traversent la tête ; il n'a pas le temps de les ordonner, de les mûrir, de les mettre « vingt fois sur le métier », comme l'exige le poète.

Il est naturel que le jeune homme, dont le tempérament n'est que trop enclin à la légèreté et à la hâte, s'habitue facilement à cette manière de travailler, d'autant plus que, les mêmes causes continuant à exister, le même défaut se produira dans toutes les classes de ses études. Cette fâcheuse habitude le poursuivra jusque dans la vie publique. Il trouvera la plus grande difficulté à approfondir quelque sujet que ce soit ; il sera porté à abhorrer le travail intellectuel sérieux et productif : il imitera, il copiera, il ne créera jamais ; il restera superficiel, ami de la phrase et ennemi juré des profondeurs.

Que dirons-nous de l'état *physique* de nos élèves à la fin de leur carrière gymnasiale ? Comme nous avons eu l'honneur de le faire observer, tout travail exige une perte de forces : le travail de l'esprit exerce particulièrement une action absorbante sur les forces vitales ; mais, dans nos établissements, cette perte n'est-elle pas trop considérable, cette absorption n'est-elle pas trop vive ? Les plaintes des parents par rapport à la santé de leurs enfants seraient-elles sans fondement ? La myopie, l'anémie, la dyspepsie, les dérangements des centres sanguins et nerveux, ne sont-ils pas à l'ordre du jour ?

Dans un écrit, qui vient de paraître à Strasbourg, Hasemann s'exprime à ce sujet comme suit :

„Patriotische Männer, welche sich eingehend mit der Ueberbürdungsfrage beschäftigten, haben behauptet, daß der Staat überfluthet werde mit einem Proletariat körperlicher Schwächlinge; daß der größte Theil der schönen, bildsamen Jugendkraft auf den höheren Schulen verloren gehe; daß statt edler, blühender Manneskraft die meisten Jünger der Wissenschaft von diesen Schulen durch verfrühtes und anstrengendes Sitzen über den Büchern eine schon halb geknickte Gesundheit, bleiche Wangen, blöde Augen und marklose Glieder mit in's Mannesalter hinübernehmen und daß in leider allzuvielen Fällen, anstatt eines naturwüchsigem, rüstigen Jünglings, eine welke Treibhauspflanze großgezogen werde.“

Notre savant ajoute: „Das sind gewiß harte Worte, aber viel Wahres ist unabweislich darin enthalten.“

Le pédagogue, le moraliste nous désignent encore une autre source de dépérissement physique chez la jeunesse: les passions. Nous n'en disconvenons pas; mais nous ferons observer que les constatations faites sur l'état de santé des élèves des pays dont nous aurons à utiliser les expériences, sont tellement générales et établies sur une base tellement large qu'il ne nous est pas permis d'en tirer des conclusions défavorables pour la moralité. Heureusement l'immoralité chez nous ne se présente qu'exceptionnellement, et nous ne sommes pas autorisés à la faire figurer comme facteur sérieux dans nos déductions sur la santé des élèves.

Nous n'ignorons pas, d'un autre côté, que les élèves se trouvent souvent à la maison dans des conditions de nourriture et d'hygiène telles que la santé en doit souffrir et qu'il serait injuste dès lors d'en rejeter la responsabilité sur les établissements d'instruction. Au reste, l'hygiène ne saurait être le principal facteur d'une dépression presque générale de l'état sanitaire de la jeunesse studieuse, telle qu'elle a été constatée officiellement chez nos voisins.

La tension démesurée des facultés *intellectuelles et physiques* de nos enfants doit donc être signalée comme cause première de l'état des choses dont nous venons de donner une rapide esquisse.

Il est temps de nous demander, quelles sont les sources du mal, quels sont, dans l'organisation de nos études, les éléments qui peuvent produire une surcharge de travail pour les élèves.

II.

D'abord il est une raison qui saute aux yeux, c'est qu'il incombe à l'athénée de Luxembourg de fournir avec sept classes, ainsi en sept années d'études, les mêmes résultats que nos voisins prétendent ne pas pouvoir réaliser avec moins de neuf années d'études.

Nous aimons à invoquer, il est vrai, l'habitude du travail, l'ardeur pour les études, les talents naturels de la jeunesse luxembourgeoise; mais sans vouloir mettre en doute la réalité de ces prérogatives, ne serait-il pas permis de croire que le patriotisme et l'amour propre d'un petit peuple, heureux et fier de son bien-être et de son indépendance, ne sont pas portés à exalter ses bonnes qualités un peu plus que ne le feraient les grandes nations?

Cependant nous nous trouvons dans des conditions inégales avec les pays voisins, non seulement quant au temps qui nous est accordé pour nos études, mais encore par rapport à leur extension.

Tandis qu'en France et en Allemagne la langue nationale est exclusivement employée comme langue auxiliaire du l'enseignement, chez nous des exigences supérieures nous amènent à cultiver de front les deux langues allemande et française. Chez les nations voisins, il est reçu comme un axiome que le développement intellectuel proprement dit doit s'accomplir au moyen de la langue maternelle, c'est-à-dire de cette langue qui forme généralement chez l'homme l'organe par lequel il s'approprie, il s'assimile toutes les connaissances, le centre de cristallisation autour duquel viennent se grouper, en une parfaite unité organique, tous les éléments d'étude.

Chez nous, par contre, l'élève doit étudier d'abord la langue étrangère qui devra lui servir de véhicule; il doit lutter contre les difficultés de cette langue à travers toute sa carrière gymnasiale, heureux s'il parvient, à la fin de ses études, à écrire et à parler l'idiome étranger avec une perfection relative.

Ajoutons encore que même la langue allemande ne laisse pas de lui demander des efforts, puisqu'il ne la possède pas entièrement dès le début et qu'il s'agit pour lui de surmonter les particularités du dialecte luxembourgeois, afin d'acquérir une certaine facilité dans l'emploi de l'allemand classique.

Ainsi donc, nous exigeons de nos élèves les mêmes connaissances dans les langues anciennes, en mathématiques, en sciences naturelles et physiques, en doctrine chrétienne, en histoire et géographie que l'on exige de l'élève français ou allemand; nous voulons qu'il possède l'allemand comme l'élève du gymnase allemand, et la langue française comme l'élève du lycée français; nous le chargeons de deux langues auxiliaires, et enfin, pour comble d'embaras, nous lui accordons deux années d'études de moins!

Ne vous semble-t-il pas, Messieurs, que nous sommes ici en présence d'une cause principale de la surcharge de travail qui accable notre jeunesse?

Mais il nous reste à appeler votre attention sur une source non moins féconde en difficultés pour nos élèves.

Les établissements d'instruction moyenne du

Grand-Duché, disons-le à leur gloire, ont toujours su s'accorder avec le mouvement du siècle et marcher de pair avec les progrès des diverses branches d'études ; mais, nous avons déjà eu l'honneur de l'exposer à l'ingrès de notre discours, en épousant les qualités de notre époque, nous en avons également partagé les défauts.

Dupanloup, l'illustre pédagogue français, dit dans son ouvrage sur la haute éducation intellectuelle :

« Il est un dernier obstacle au succès des bonnes études, obstacle le plus funeste, le plus radical de tous, peut-être ; c'est qu'on fait étudier aux enfants trop de choses à la fois.

» Personne qui ne s'en plaigne, et personne qui ne le fasse ou ne l'exige : l'état et les familles, les instituteurs publics et privés, les parents, les enfants eux-mêmes ; c'est une manie universelle.

» Indépendamment des langues classiques, du grec et du latin, il faut les langues vivantes, au moins l'anglais et l'allemand ; il faut la grammaire, la rhétorique, la philosophie ; il faut les sciences mathématiques, les sciences physiques, les sciences naturelles et puis l'histoire ; à quoi il faut ajouter encore les arts d'agrément : le dessin, la musique, la gymnastique, l'escrime, cours accessoires, dit-on, mais auxquels on tient plus encore qu'à tous les autres pour la plupart des jeunes gens.

» Je ne sais pas, si cette manie d'étudier de tout a jamais été la manie d'aucun peuple, au point où cela est maintenant arrivé chez nous. Le fait est que cette manie insensée a été élevée à la dignité d'une méthode nationale et est entrée de plein aveu, de plein pied, dans tous les systèmes d'enseignement public et privé.

» Eh bien, nous ne craignons pas de le redire, continue le savant prélat, que c'est là un des coups les plus funestes portés aux bonnes études, le plus funeste de tous : c'en est le renversement radical, inévitable, absolu. Et pourquoi ? me dirait-on. Eh ! par cette raison bien simple : *qu'on ne peut pas tout faire à la fois, sous peine de ne rien faire de bon.*

» Car enfin, ni le désir, ni même le besoin de savoir un peu de tout, ne changent rien aux lois éternelles de la nature. On a beau faire, dit Saint Marc-Girardin, les jours ne sont pas devenus plus longs, ni les intelligences plus fortes ; seulement les élèves ont plus écouté et moins retenu, plus appris et moins su. Une fois qu'on a dépassé une certaine mesure, on peut, dans l'esprit des enfants, mettre tout ce qu'on veut et

tant qu'on veut, car le tonneau se vide à mesure qu'il s'emplit : il n'y a plus de fond».

Messieurs, si l'illustre écrivain se croit autorisé à de si vives exhortations à l'adresse de sa nation, que dirait-il, s'il était témoin, dans nos établissements, non seulement de cette multiplicité des branches à étudier, mais encore de l'importance que chacune d'elles s'arroge dans le plan de nos études ?

Quel doit être, en effet, le sort de la jeune intelligence, si chacune des branches du programme des cours s'adresse à elle avec des exigences presque égales, si chacune d'elles prétend former un point central autorisé à voir se grouper autour de lui les autres études comme branches accessoires ; si l'équilibre dans l'organisation des études fait place à une hypertrophie de divers organes ; si aucune d'elles ne veut se subordonner au but principal des études gymnasiales, qui n'est autre que *l'éducation intellectuelle par le perfectionnement de la pensée et du langage.*

L'illustre évêque dont nous venons de citer le passage, si remarquable et par le fond et par la forme, que ne dirait-il pas par nos temps de progrès matériel et de division du travail, où ce culte trop précoce des spécialités ne se rencontre malheureusement que trop souvent, où le mathématicien, l'homme des sciences physiques et naturelles, historiques et religieuses ne voit que la spécialité ; où tous accusent la tendance de considérer déjà dans l'élève le futur industriel, le futur avocat, le futur médecin, le futur fonctionnaire, le futur théologien !

La conséquence de cet état des choses est que les forces intellectuelles et physiques de l'élève fléchissent sous le poids de tant d'exigences ; que — et nous parlons d'expérience — les élèves d'un talent ordinaire, qui n'ont pu terminer leurs études qu'avec de suprêmes efforts, nous arrivent aux cours supérieurs brisés de fatigues, moralement exténués, et qu'on ne peut attendre d'eux qu'ils entrent dans le sanctuaire de la haute littérature et de la philosophie avec cet enthousiasme qui seul serait une garantie de succès : qu'à force de cultiver les spécialités, on perd de vue le grand but de l'instruction moyenne qui est, nous aimons à le répéter, la culture des facultés intellectuelles dans leur unité.

« Dans le savant le plus universel lui-même, dit Dupanloup, tant de connaissances ne peuvent s'accumuler que si son génie a su les ramener à un petit nombre de principes généraux. Le

grand savoir, comme l'étude même des éléments, a pour condition essentielle l'unité; seulement, dans la vaste science, l'unité est le résultat de longues études qui, parvenues à un certain degré de profondeur ou d'élévation, rencontrent là le lien commun qui se trouve au fond et au sommet de toutes choses, tandis qu'au début de l'éducation l'unité n'a quelque possibilité que si l'on borne l'enseignement à un petit nombre de connaissances analogues.

MESSIEURS,

Si, malgré toutes les difficultés, malgré tous les obstacles, les résultats fournis par nos établissements sont tels que nos élèves peuvent lutter avantageusement avec leurs condisciples des pays limitrophes, nous devons cette situation aussi honorable qu'exceptionnelle à l'activité et au dévouement de notre corps enseignant; nous en sommes redevables encore à l'application, à la ténacité des élèves luxembourgeois, dont l'ardeur au travail semble se tenir à la hauteur des entraves qu'on lui oppose.

Qu'on se présente, Messieurs, pour terminer, un instant l'état de nos établissements dégagés des principaux obstacles que nous venons d'énumérer. Quels succès pourrions-nous réaliser, si seulement les années d'études étaient augmentées, à l'exemple des pays voisins où l'on compte neuf années d'études gymnasiales!

Par cette mesure, on pourrait notamment éviter cette accumulation de difficultés dans une seule et même classe, comme cela a lieu p. ex. dans la V^e du gymnase où l'élève doit aborder à la fois de nouveaux cours, tels que le grec, l'algèbre, la géométrie, les syntaxes allemande, française et latine.

Par une extension des années d'études, on pourrait faire entrer l'élève successivement dans ces matières et lui donner le temps de mieux les approfondir.

L'organisation actuelle de notre établissement n'accorde qu'un temps trop restreint à l'étude des mathématiques, de l'histoire, des cours spéciaux enfin, et les professeurs, pour s'acquitter de leur tâche difficile, pour satisfaire aux exigences d'un programme surchargé, se voient forcés de mettre en contribution outre mesure les forces intellectuelles et physiques de l'élève. Étendre le cadre de nos études sous le rapport de leur durée, c'est donc éloigner une principale cause de la surcharge de travail, parce que la même somme de connaissances est acquise dans

un temps plus étendu, c'est approfondir les matières, parce que la trop grande précipitation, si préjudiciable aux bonnes et fortes études, vient à disparaître.

On pourrait en outre réduire sensiblement les devoirs écrits à domicile et par là transporter le centre de gravité des études dans la classe même, au lieu de le mettre dans les travaux à domicile.

On gagnerait un temps considérable pour les récréations, pour le développement de la santé, pour la réalisation, en un mot, du «mens sana in corpore sano».

Quelle heureuse perspective s'ouvrirait enfin aux professeurs et aux élèves, si, par une sage réforme des études, on travaillait d'un commun accord à faire marcher ensemble, dans une parfaite harmonie, tous les rouages de notre enseignement.

Le champ des connaissances humaines est trop vaste pour un homme; il faut que chacun s'applique à défricher son coin de terre qu'il explore et remue dans tous les sens. Mais nous pensons que la spécialité ne remplira parfaitement sa tâche que si elle ne dédaigne pas de lever parfois les yeux pour s'enquérir de ce qui se fait autour d'elle, et qu'elle s'oriente toujours en fixant du regard le principal but de l'instruction moyenne: l'unité — non l'unité synthétique des sciences, mais l'unité des facultés intellectuelles dont l'âme humaine représente l'admirable synthèse.

MESSIEURS,

Nous ne saurions terminer le rapide exposé que nous venons de faire, sans enregistrer deux faits qui touchent directement les destinées de notre établissement. Le premier, c'est la retraite de notre bien-aimé directeur, Monsieur de Colnet, le second est le décès de Monsieur Jonas, président de la commission des curateurs de l'athénée.

Après avoir voué vingt-sept années de sa vie au service de son pays et quatorze années aux pénibles fonctions de directeur de l'athénée, Monsieur de Colnet, cédant aux approches des infirmités d'un âge avancé, a résolu de se démettre de ses fonctions, pour pouvoir jouir, loin des préoccupations de la vie publique, d'un repos bien mérité.

Rempli des meilleures intentions et poussé par une ardeur toujours renaissante, il a travaillé sans relâche à la prospérité et au développement de l'instruction moyenne dans le Grand-Duché.

Mathématicien de premier ordre, il a rehaussé de l'éclat de son nom la réputation de notre éta-

blissement au-delà des frontières de notre patrie.

Un souvenir de reconnaissance et de filiale vénération lui est acquis dans le cœur de ses anciens collègues et élèves et accompagnera notre bien-aimé directeur honoraire dans sa retraite.

Dans la personne de Monsieur Jonas, l'établissement a perdu un de ses amis les plus zélés et les plus éclairés. Quoique chargé d'importantes et difficiles fonctions de l'Etat, Monsieur Jonas a su néanmoins entretenir dans son âme, jusqu'à la fin de ses jours, la flamme sacrée de l'enthousiasme pour les fortes et mâles études ; elles ne cessaient d'éclairer ses actions et de charmer ses loisirs.

Puisse son exemple inspirer à notre jeunesse studieuse une égale aideur pour les lettres et lui enseigner cette grande maxime que les études sérieuses, embrassées avec amour et persévérance, communiquent, sinon aux forces physiques, du moins aux facultés de l'esprit, la puissance de rechauffer, de rajeunir et d'embellir l'existence humaine.

CHERS ÉLÈVES,

Il ne nous a pas encore été donné d'exprimer publiquement les regrets profonds que vos maîtres et vous-mêmes ressentez de la perte cruelle qui a éprouvé Notre Auguste Souverain et douloureusement ému notre petite patrie. Nous venons remplir ce devoir et exprimer en votre nom la part que l'athénée prend à ce malheur public.

Une immense infortune a plongé dans le deuil la Famille Royale. Notre Auguste Souverain a été frappé dans ses plus chères affections par la mort de Son Altesse Royale, le Prince Alexandre des Pays-Bas. Déposons sur le cercueil de l'illustre défunt le tribut de nos intimes condoléances et formons des vœux, pour que le ciel, toujours propice aux grandes douleurs, accorde au plus noble des cœurs les consolations que la terre semble Lui refuser.

